

TONY BURGESS

La contre-nature
des choses

roman traduit de l'anglais (Canada)
par Hélène Frappat

ACTES SUD

**$j q_k \text{ under } |, q \text{ umlaut} = 1 | \underline{m}_j \Sigma,,$
 $| q \text{ umlaut } q_k \text{ under } G,$
 $\text{-under } | q_k \text{ under } q \text{ umlaut } q_j \Sigma)$**

Un devoir achevé d'éducation manuelle
pour l'École de vente par correspondance
des arts de vacances

1

$$G \sum_{j=1}^k m_j = \sum_{j=1}^k m_j G$$

je suis pas ma propre nourriture.

L'insomnie, par exemple, c'est une condamnation à mort. Pas comme avant, où c'était un syndrome génétique exceptionnel, l'Insomnie familiale fatale, un truc dans le genre. Un cas sur un million. C'est fini. Maintenant tu arrêtes de dormir parce que t'as trop gambergé. Ça t'a terrifié. Tu étais occupé à un truc, et t'as senti que tu glissais... tu t'es demandé... des tableaux sur le mur... accrochés comment ? Avec des crochets ? Des suspensions ? Des agrafes ? Des clous ? Avec quoi ? Tu les enfonces dans le mur en exerçant ta force... comme un petit pois dans la sauce. Le mur les avale. Un oiseau a traversé un nuage. Et rien de tout ça. Pas une seule particule de lumière ou d'obscurité qui soit connectée au sommeil. Tu fais comme ça. Tu changes pas l'image. Tu détruis l'imagination.

Ça doit être à cause du ciel qu'on s'est mis à marcher tête baissée. On concentre notre regard sur les imperfections du sol crasseux, sur les îles anamorphiques des lattes en bois dur, toute cette mémoire que se forge le nourrisson en regardant les traces sur le linoléum.

En fait, interpréter la terre plate est devenu une telle obsession qu'on bute plus souvent les uns contre les autres, au point qu'on nous met en garde, attention au danger, levez les yeux, pas trop haut, pas au-dessus mais devant, attention aux obstacles, regardez votre objectif, votre destination ; comme ça vous comprendrez le monde en obéissant à l'intention de la nature : une réalité devant nous. Pour beaucoup de gens, ça devient un problème d'échelle. Les fissures se transforment en canyons, et un bout de verre en montagne de cristal. C'est totalement faux, et on le sait – on est pas destiné à transporter un grain de sable sur notre dos comme une bête de somme, ni à traîner les cerises par la queue. Mais désormais, voilà le rêve que nous rêvons. Notre désir, c'est d'être le plus loin possible du ciel, de noyer notre point de vue sous le pétilllement des feuilles pourrissantes. Et c'est comme ça qu'on se retrouve à marcher le regard baissé, aussi aveugles que des chauves-souris, en nous cognant contre les poteaux et en trébuchant les uns sur les autres. C'est le triste prix à payer pour lever au minimum les yeux. Pour nous concentrer sur un lieu où on est pas, où on pourrait être, si seulement on était beaucoup plus petits, beaucoup plus éloignés du ciel.

Mais pourtant le ciel est toujours là, il est peut-être même plus présent que jamais, puisque c'est sa pression qui a punaisé nos yeux sur l'herbe à nos pieds. Le ciel est la puissance

au-dessus de nous, c'est lui qui nous pousse à vouloir vivre aussi loin de ce que nous sommes. Les gens se sont poignardés à coups de fourchette dans les yeux, de broche entre les oreilles, certains se sont enfoncé une corde au fond de la gorge et ils ont versé de la colle bouillante sur leurs paupières. Moi j'essaie de faire de mon mieux, de rester ouvert, on m'autorise encore les ISRS et les antipsychotiques légers, alors je trouve des solutions au jour le jour, minute par minute. J'ai rien dit aux toubibs du syndrome sérotoninergique qui empire, je le sens. C'est un autre degré d'obsession à pas franchir. Les terminaisons nerveuses, les neurotransmetteurs déformés par les nuages de sérotonine. C'est dur parfois de résister à cette vie de pilote de chasse d'une molécule de synthèse, avec des récepteurs bombardant en piqué, une vraie vie de merde, entouré de silhouettes vacillantes sous une absence totale de ciel, tous en guerre les uns contre les autres, à la recherche désespérée d'un endroit où se réfugier, n'importe quel coin qui ressemble à mon petit bateau, où je puisse me brancher une bonne fois pour toutes et trouver un peu de chaleur, de lumière, et survivre.

Vivre ici, ça peut aussi être excitant. Les défis sont immenses, mais on les affronte en bottes de cuir et casquette à lanières, et plus la peine de vous demander si le monde vous prend pour un héros. Vous êtes un héros. Tout simplement parce que vous vous foutez d'être en vie. Et ça

vaut mieux que de marcher dans la rue tête baissée, en serrant et desserrant vos poings dans l'espoir de les détendre un peu. C'est sans espoir. Si vous pensez que tout ça va se terminer en cancer et enfantillages, alors tout est foutu. Rien n'est possible. Mieux vaut ne jamais être né.

prisonniers de l'amour.

L'Orbite, ça a commencé il y a un an et demi.

Mercredi prochain, le nombre atteindra et dépassera un milliard. Quelque part au-dessus de nos têtes – où exactement, allez voir sur Internet – un pot de chambre en graphite glacé, de la taille d'un porte-avions, est en train de tourner sur les bouffées d'air que des avions minuscules soufflent doucement. En train de se mettre en position pour lâcher son chargement selon un sillage mathématiquement parfait. Cent vingt mille corps environ vont gicler comme du soda d'une canette en suspension et se retrouver allongés en rang les uns à côté des autres. Parmi eux, le milliardième. Un milliard de corps sillonnant la stratosphère en un réseau minutieusement parfait, profondeur contrôlée, vecteurs rigides séparés par quelques centimètres. Un milliard, pas un de moins.

Ce soir j'ai ce truc à faire, à l'église du Jubilé. Repas-partage entre pères et fils. Interdit aux dames. Familles séparées. Pourquoi ? Aucune idée. Rien à foutre. J'ai vu des trucs religieux pires. Bien pires. Maintenant tout ce qu'il me faut, c'est un fils.

J'ai dégotté un bed and breakfast. Maison chic à l'ancienne, déco fleurie, tenue par deux petits oiseaux fragiles. Paula et Petra, ou un truc dans le genre. Une des deux peint, des tonnes d'oiseaux. La maison est remplie d'aquarelles encadrées. Surtout des rouges-gorges. Le genre de trucs que pourrait faire mon fils, si j'en avais un. J'entends les dames qui s'affairent dans la cuisine. Tranquillement. Aussi discrètes que des oiseaux. Elles rangent tout dans les tiroirs en silence. Petra ? C'est ça son nom ? Dans ma chambre le miroir a la taille d'un mur. Il a un cadre et des pieds en bois et il penche. Aujourd'hui j'ai la tête du mec qui déraile. Cheveux hérissés en pétard et une tache rouge brillante sur la joue. C'est quoi ce truc ? Rosacée, je dirais. Comme si j'en avais quelque chose à foutre. Tu parles. Je me penche. On dirait un napperon. Je jette un coup d'œil aux taies d'oreiller chichi-teuses. Dans cette chambre, la lumière c'est de la pisse de cheval. Ça éclabousse le sol, ça dégouline sur les murs. Des poux sur les oreillers. Non. Virus du Sras. Grippe. Y a des chances. Pas aujourd'hui, une autre fois. Je déteste cette lumière. Assez forte pour attraper une ombre de buffle dans un nuage de mouches. Pas full spectrum quand même, c'est trop rare. C'est une lumière collante. Il y a quelques années, la lumière était beaucoup plus flatteuse et reconfortante. Comme si on arrivait à capturer la lumière du soleil dans des plastiques ultrajoyeux.

Du jaune partout. Et des pubs promettant un « lifting de l'humeur », comme si on pouvait nous balader dans des voitures Prozac. En fait les couleurs ont un air pharmaceutique, des barres orange pâle, des cônes de poudre bleue. Plein de crème avec des petites lettres rouges. Mais je pense que les couleurs de cette chambre datent d'avant. C'est de la déco vieillotte réconfortante. Qui vous promet que le bonheur va pas s'envoler par la fenêtre. Alors que c'est ce qu'il a fait, pas vrai ? Être heureux, c'était plutôt banal à l'époque, mais le bonheur a déserté une planète entière. Diminution du bonheur et disparition. Toute la Terre autrefois heureuse, désormais réduite à des boules de papier balayées par les vents solaires et les queues de planètes dans le froid.

— Monsieur Cauldwell ?

C'est Petra ou Paula. À moins que j'aie oublié leurs noms ? J'ouvre ma boîte de pilules d'un coup sec. En trois fois j'enfourne tous les médocs. Je pourrais vous dire de quels médocs il s'agit, à quoi ils servent, mais si ça se trouve ça aura changé à la fin de la journée. Y a intérêt à avoir une bonne dynamique esprit/corps/pharma ces temps-ci. J'entends les voix des bonnes femmes. Des petits bruits d'oiseaux. Cet asile de nuit est une foutue volière.

— J'arrive.

Ma ceinture s'est entortillée dans mon dos. J'ai trop la flemme de la remettre. Elle va me

pincer la peau toute la journée. J'ai grossi. Tant mieux. Vaut beaucoup mieux être obligé de perdre du poids que d'en reprendre. Je suis plus costaud que la maladie. Enfin pour le moment.

Je sens d'ici l'odeur des toasts. Dans l'escalier je redresse le croquis d'un colibri. Les ailes ont été floutées avec une gomme, effet un peu cheap. Stupide. En bas des escaliers j'ai un choc. Paula et Petra sont asiatiques. J'aurais dû le savoir. Ma poitrine se serre. C'est pas le moment pour une sortie de route ou une défaillance. Disons que je m'étais fait une certaine idée, et que les choses sont différentes. Je rentre les muscles de mon dos dans le nœud en cuir. Je suis plus fort que mes problèmes de mémoire. Symptôme possible d'une maladie de foie. D'infections. De maladies auto-immunes. De compression de la colonne vertébrale. Est-ce qu'elles s'appellent vraiment Petra et Paula ? Rien à foutre.

Les dames reculent et se taisent. Je m'assois. Elles m'observent. Toast, sans beurre, des œufs durs.

— Vous travaillez ici aujourd'hui ou vous sortez ?

Je les sens nerveuses. Je vais pas répondre. L'autre Paula et Petra fait un pas en avant pour corriger l'effet produit.

— Nous sortons aujourd'hui, mais on peut vous garder votre déjeuner au frigidaire.

Un bout de coquille tranche ma gencive inférieure. Coquille et dent. Certaines infections

des gencives sont fatales. La coquille d'un œuf
d'oiseau sépare la gencive de la dent. Odeur de
cuivre. Il y a assez de sang dans ma bouche pour
le sentir. Faut que je m'excuse. Faut que je me
trouve un fils ce soir.